# La malchance de Patrice : nouvelle

Autor(en): **Bataillard, Aloys-J.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **5 (1959)**

Heft 8

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-849234

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

ALOYS-J. BATAILLARD

# LA MALCHANCE DE PATRICE

## NOUVELLE

Il n'y avait pas quinze jours que Patrice était rentré de vacances quand son ami Henri l'invita au repas qui devait suivre son mariage. Il se demanda si son chef de bureau lui donnerait congé pour l'après-midi, surtout en ce moment où il y avait beaucoup de travail et même du travail en retard. Il tenait pourtant à y aller, non tellement pour partager la joie des nouveaux époux, mais parce qu'il avait le vague, très vague pressentiment qu'il se passerait quelque chose d'important pour lui ce jour-là. Quoi ? Il aurait été bien en peine de le dire. Il se fit donc aussi persuasif que possible en présentant sa demande et s'étonna de la voir agréée sans la moindre difficulté. Son chef de bureau plaisanta même :

— Pourquoi n'y rencontreriez-vous pas une charmante jeune fille qui pourrait devenir votre femme ? Vous savez que la société vous donnerait quinze jours — en plus, en dehors de vos vacances — à l'occasion de votre mariage.

Patrice rougit, remercia gauchement, en bafouillant un peu.

Les invités n'étaient pas nombreux : une douzaine, et Patrice les connaissait presque tous, sauf une jeune fille blonde, Régina, une camarade d'école de la mariée, qui vivait à la ville voisine, où elle était secrétaire au Syndicat d'Initiative. Il la regarda avec peut-être trop d'insistance, puisqu'elle semblait rougir chaque fois que leurs regards se rencontraient.

— Moi qui croyais ne pouvoir tomber amoureux que d'une brune, voilà que je suis tout ému par cette blonde — non, elle est châtain clair —, se disait Patrice. Les yeux noirs ou bruns me semblaient les plus beaux et je me sens bouleversé par ces yeux verts... Et puis est-elle jolie ? Je n'en suis pas sûr... Elle a du charme, oui, voilà, elle a du charme !...

Patrice la fit danser, mais n'osa trop lui parler, sinon pour dire des banalités. Il espérait qu'une occasion lui serait offerte de se déclarer. Hélas, bientôt, quelqu'un vint demander à Régina si elle ne voudrait pas profiter d'une voiture qui allait partir.

— Mais, oui, bien sûr ! répondit-elle, et sans oser regarder Patrice, elle lui dit :

— Alors, nous allons nous séparer...

Il devina à son embarras et à sa voix qu'elle aussi était émue, ce qui augmenta son trouble. Pourtant il s'enhardit :

— Mademoiselle Régina, est-ce qu'on ne pourrait pas se revoir ?

— Pourquoi pas ?

— Quand ?

— Comme vous y allez, mon cher ami !

— Vous refusez ?

— Non... Mais si nous laissions au hasard le soin d'organiser une rencontre ?

— C'est déjà si extraordinaire que nous nous soyons connus que je n'ose espérer un deuxième miracle.

— On dit qu'il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent jamais, répondit en riant Régina. Alors, au revoir..., au revoir, Patrice.

Il se sentit submergé de joie en entendant Régina l'appeler pour la première fois par son prénom.

Les jours et les semaines suivants, il écrivit plusieurs lettres qu'il n'osa pas envoyer. D'ailleurs, elle ne lui avait pas donné son adresse et pour rien au monde il ne voulait la demander à Pierre ou à sa femme : il aurait eu le sentiment de trahir un secret, qui n'était pas seulement le sien.

Deux fois, il alla à la ville voisine et il passa à plusieurs reprises devant le Syndicat d'Initiative, sans réussir à apercevoir Régina. Un beau jour, enfin, il s'enhardit à l'attendre, à midi, à la sortie de son bureau, assis sur sa Vespa, et le pied posé sur le trottoir, pour faire croire à un arrêt comme par hasard, qui lui aurait permis de dire avec une feinte surprise : — Tiens ! quelle chance ! Je suis sorti en retard de chez le den-

tiste et, juste à cet endroit, j'entends un bruit bizarre dans mon moteur...

Régina parut avec deux de ses camarades de bureau, en riant et bavardant, et Patrice se demanda comment il pourrait l'aborder. Il la vit dire au revoir à l'une, puis à l'autre, et se disposait à l'approcher, quand survint un autobus qui ralentit et dans lequel elle sauta prestement. Un instant, il songea à suivre le lourd véhicule bleu et blanc, puis y renonça, supposant que Régina pourrait ne pas apprécier le fait d'être suivie ainsi à son insu. Il se dit aussi qu'il lui suffirait de revenir un autre jour et de se montrer alors plus hardi.

Il repartit plus amoureux que jamais. Hélas, dans son allégresse, il ne fit pas aussi attention qu'il l'eût fallu sur la route et provoqua une collision avec une voiture débouchant de la droite. La Vespa de Patrice fut quasi-réduite en ferraille et il eut juste le temps de s'en affliger avant de ressentir une sourde, puis de plus en plus grande douleur, qui, en un instant, le fit ruisseler de sueur. Quand il voulut se relever, sa jambe gauche céda sous lui, comme si elle eût été en laine : il avait une fracture du genou, qui l'immobilisa plus de trois mois, et qui nécessita une opération. Le docteur lui conseilla de ne pas remonter sur une moto ou sur une bicyclette avant des semaines et des semaines à compter du moment où il pût lâcher la canne qui avait succédé à deux cannes et à des béquilles.

Naturellement, la pensée de Régina ne l'avait pas quitté un jour : il l'aimait de plus en plus, lui semblait-il. Dix fois, vingt fois, il eut envie de demander à son ami Pierre s'il avait annoncé à Régina l'accident qui l'immobilisait, mais n'osa pas, par timidité.

Son premier voyage fut pour la ville où vivait Régina. Hélas, il avait accepté de s'y rendre — pour aller chez le dentiste, chez son tailleur, avait-il dit — avec un commerçant qui avait une voiture et qui l'accompagna dans tous ses déplacements en ville. Pas question d'aller attendre Régina, à midi, à la sortie de son bureau.

Il revint donc la semaine suivante et attendit ; dix minutes, vingt minutes, une demi-heure : pas de Régina. Il n'osa entrer, attendit deux heures pour téléphoner.

— Mlle Régina est maintenant à Florence, lui répondit-on, dans une agence de voyages... Si vous lui écrivez ici, nous ferons suivre, naturellement...

Patrice fut consterné et il hésita à écrire : — En quelles mains ma lettre risque-t-elle de tomber ? Et puis, si Régina avait un peu pensé à moi, elle se serait arrangée pour me faire prévenir, par Pierre, par exemple... Ah ! sa théorie : il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent jamais ! Elle est réconfortante !

Il chercha, chercha pendant des jours, imaginant des éventualités extravagantes, consultant même des indicateurs de chemin de fer pour savoir quel train il pourrait prendre pour se rendre à Florence. Finalement, il se décida à interroger Pierre : — Oui, c'est vrai, il paraît qu'elle est à Florence. Elle nous a envoyé une carte. Si elle nous donne son adresse ? Non : elle a simplement ajouté en P.S. : « Lettre suit ».

Patrice se décida alors à écrire par l'intermédiaire du Syndicat d'Initiative. Il recommença vingt fois sa lettre, et envoya finalement une lettre d'amour qui se terminait par une toute simple demande en mariage.

Moins de dix jours après, il recevait une réponse qui le bouleversa : « Mon trop timide ami, votre lettre me rend à la fois très heureuse et très malheureuse. C'est une très belle, une trop belle lettre qui a le malheur d'arriver un mois trop tard. N'auriez-vous donc pas pu, il y a seulement cinq semaines, m'en envoyer une, beaucoup moins longue, qui m'aurait empêché d'accomplir l'irréparable " par votre faute " : je me marie dans quinze jours. Les papiers sont demandés, les démarches faites. Je ne saurais jamais pourquoi vous n'avez pas même essayé de me voir, de me téléphoner, pas même songé à m'envoyer un tout petit mot ! Oui, je sais, je vous avais dit : Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent jamais. C'était pour rire, ou plutôt pour que vous me contredisiez, pour que vous insistiez pour obtenir un rendez-vous. Et vous n'avez pas bougé, pas protesté, rien fait surtout ! Tous les jours j'attendais un signe, un coup de téléphone, un mot. Je sortais à midi et le soir en hâte et joyeusement de mon bureau avec l'espoir de vous voir m'attendant sur le trottoir. Rien ! jamais ! J'en ai d'abord souffert, puis je me suis sentie comme humiliée : ce n'était tout de même pas à moi à aller dans votre ville, vous attendre à la sortie de votre bureau ! Alors, j'ai demandé si je ne pourrais pas partir loin, aussi loin que possible : à New-York, à Londres, à Lisbonne, et, un beau jour, le sous-directeur d'une agence de Florence m'a dit : — Pourquoi ne viendriez-vous pas à Florence ? Vous savez assez d'italien et d'anglais et vous feriez parfaitement l'affaire en attendant de devenir... sous-directrice ? — Comment cela ? Moi ? sous-directrice ! Vous plaisantez, Monsieur. — Pas du tout... Enfin, je veux dire que vous pourriez devenir la femme du sous-directeur, ce n'est pas tout à fait la même chose ! Je vous aime, Mademoiselle Régina. — Je n'aime pas qu'on se moque de moi, Monsieur ! — Je ne me moque pas le moins du monde. Vous n'avez donc pas remarqué que depuis des mois je viens un peu trop souvent ici, plus souvent qu'il n'est normal... En bref, mon cher Patrice, sans nouvelles de vous, j'ai décidé de partir pour Florence..., sans rien promettre. Mais je me suis assez vite rendu compte que Dominique, mon fiancé, m'aime profondément. Je me suis laissée émouvoir, je ne l'aime pas d'amour, mais je l'estime beaucoup et j'ai accepté de l'épouser. Il est trop tard pour reprendre ma parole. Vous devez le comprendre... »

Patrice pensa mourir de saisissement, puis de chagrin. Mais on ne meurt pas de chagrin à 24 ans.

Aloys-J. BATAILLARD.